



Voyage  
ordinaire en  
**SÉVÉTIÉ**

un texte de  
CLOTILDE ESCALLE





---

LANGAGE

DU LOGOS  
JE VIENS  
VERS LUI  
JE TENDS



**Voyage  
ordinaire en  
SÉVÉTIE**

un texte de  
**CLOTILDE ESCALLE**







# PRÉ FACE

PAR LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

## CHANT PYTHIQUE

Toi qui entres ici abandonne tout espoir. – De quoi donc ? – De plan-plan. Ce qui souffle en ces pages, c'est tout sauf la bouffée consensuelle du conteur où l'on sent, quelque part dans sa gorge, ses poumons, celui qui sait déjà, et qui vous mène, vous prenant par la main, sur les sentiers bien dessinés – un parc à la française – de son histoire, l'œil malin, sourire aux lèvres : et de décrire, et de débrouiller, puisqu'il a l'omniscience infuse, le ceci du cela, le pourquoi du comment.

Qu'on s'entende bien : on est ici dans un *Malentendu fondamental*. *Tout à l'heure je vous raconterai une histoire* : oui, mais tout à l'heure, pas maintenant, l'heure est pour l'heure à autre chose, à l'écriture. Clotilde Escalle écrit avec des mots, avec des noms pas toujours propres (*Berk. Berk. Ça pourrait commencer comme ça*), avec des livres, de la culture – parce qu'écrire n'est pas tant rabouiller le réel (même s'il faut bien reconnaître que *Dans la vie on veut du dialogue du semblant de réalité une saleté de trompe-l'œil*) qu'attiser, l'arrosant d'essentiel, le buisson ardent des morts – celui qui parle dans le désert, à voix incandescente de soufre, de

naphte, *Ce Verbe du Très-Haut* vous savez. Parce que c'est la culture qui nous informe, parce que la lecture participe de notre chair, parce qu'avant d'être nôtres, les mots dont nous usons furent ceux des grands prédécesseurs, et parce qu'on le dit tout crûment, sans barguigner, qu'on peut convoquer les morts ces spectres ces ci-gît qui nous emplissent la bouche de leurs tics de langage de leurs secrets de leurs obsessions.

Qu'on peut et sans doute même qu'on doit. Ce n'est pas pour rien que *Voyage ordinaire en Sévétie* se présente sous forme de monologue: c'est façon de clouer le bec aux vieilles lunes (*bien que ce soit amer*, disait Claudel, cet autre iconoclaste) auxquelles on peut certes rendre hommage sans vouloir les imiter ni reprendre [*leurs*] litanies [*leurs*] descriptions [*leurs*] minuties qui aujourd'hui meurent étouffées dans le papier; façon aussi de mettre ailleurs ses pas, sur les brisées – non moins gigantesques – des *Faulkner bien évidemment* et autres *Joyce*, auxquels on fait plus qu'allusion: dont on utilise explicitement la manière et la matière léguées, au détriment de ces autres exercices autrement plus scolaires de la tradition scripturale, tels que *Description. Imaginez une maison de ville.*

C'est là ce qui donne au texte *écrit* ce ton si singulier d'une oralité qui n'en est pas une – car trop plate en son absence, à l'exclusion des points, de toute marque de ponctuation : sauf à penser voix blanche, déagée des pentes et des côtes de la scansion ; sauf à penser fluidité d'un écoulement stabilisé des mots où l'œil dans son parcours, même dans le silence intérieur de la glotte, ne serait arrêté que par la chute en fin de phrase, pour mieux reprendre ce rythme monocorde au début de la suivante. On n'est pas loin de la récitation rituelle et de son remâchage : ce texte n'est pas la performance unique d'une femme qui laisse aller ses mots, mais un état, figé comme arbitrairement par l'écriture, du flux constant du souvenir.

Or ce souvenir, comment parle-t-il donc ? Sa voix n'a rien de la modulation d'une parole bien léchée – un *ours*, c'est en argot un manuscrit, qui vaut bien la *peluche* ou la *poupée* obsessionnelle dont la récurrence hante le texte : la voix du souvenir, c'est celle qui s'ensource dans une *langue gutturale* et qui, quand elle en sourd, mobilise la gorge et sa raucité propre ; qui, on le perçoit bien à la lecture, exhorte l'œil à parler, greffe glotte, lchette, sur le nerf optique. Parce qu'il faut entendre, dût-on ne pas remuer les

lèvres. Voix blanche, vraiment ? Ne pas croire la ponctuation menteuse: le chant est là, griffu, dans son appel, plus proche de celui de la sibylle *cheveux tout emmêlés cette folie cette démesure cette haine des grandes tragédiennes l'écume aux lèvres une parole venue d'une mémoire malade des confins de l'enfance* – on songe aux vers de Valéry : *La Pythie, exhalant la flamme / De naseaux durcis par l'encens, / Haletante, ivre, hurle!* –, plus proche, donc, du chant de la pythie que de celui, sans rugosités, des Sully Prudhomme et consorts. D'ailleurs, *Vomis mon enfant vomis tout ce que tu sais -dégueulare superbos* («dégueuler les superbes») lisait aussi, taquin, Rimbaud récitant l'Énéide.

*Il faudra toujours planter un décor trouver le fil de l'histoire. Toujours un décor. Je m'en souviens à présent, nous dit-on, comme en une sorte de remords alors que le texte arrive presque à son terme, et que rien de tout cela n'a été consenti – sauf « pour rire », comme disent les enfants, par jeu, parce qu'après tout, les enfants jouent avec des bouts de ficelle. Marabout bout de ficelle. Ultime pirouette de la bateleuse ? Entendre en creux, plutôt : Je n'en ferai rien, mon propos est ailleurs, dans la recherche de*

ces pulsations sonores qu'on appelle poésie, comme dans ces phrases, par exemple, qu'il faut laisser tinter, chuinter dans ses yeux pour en saisir et goûter la trame mélodique : *Ça pousse en plein soleil et ça décline la lumière comme un cadran solaire. C'est la Provence. Ma petite fille quand il fait chaud et que les cigales chantent j'ai le cafard [...]*.

On peut croire que les grands textes, fussent-ils narratifs – et ça raconte forcément, puisque la langue est dans le temps, pas dans l'espace (d'ailleurs : *C'est l'histoire de femmes qui meurent. Emportant avec elles leurs enfants en bas-âge.*) – sont toujours empreints d'un substrat poétique venu du fond des temps (Tacite ne croyait-il pas que les premiers hommes s'exprimaient en vers?), et que, même à vouloir s'inspirer, pour écrire, scrupuleusement du Code pénal, on n'échappe jamais à cette parole (peut-être archaïque) qu'est le chant. Si cette croyance se vérifie, comme elle me semble pouvoir aisément se vérifier, on est, avec *Voyage ordinaire en Sévétie*, face à un de ces grands textes dont la littérature contemporaine n'est pas si riche. Dont la poésie s'exprime à sa manière bien personnelle, mais bien réelle ; même si surtout on n'est pas dupe des jolieses à

*éviter: C'est beau y'a pas à dire c'est beau surtout si en poésie on remplace ce maudit plafond par cette maudite voûte céleste et que l'on se prend à guetter une étoile filante. Et dont peut-être cette phrase résume l'essence définitionnelle, en la mesurant à l'intensité du spasme psaume récité du bout des lèvres.*

Fort-de-France, octobre 2016





**JU  
LIE  
TTE :**



Berk. Berk. Berk. Ça pourrait commencer comme ça. À la manière d'une petite fille capricieuse. Avec des onomatopées svp. Des fi pouah mais enfin pour signaler l'époque ancienne. Berk. Noyau dur du traumatisme enfoui dans les couches profondes. Goût de sperme. Doigts à l'intérieur. Palpation. Lieu du secret. Plus d'urne où déposer le passé. Seulement ce berk de petite fille avec des résonances d'une langue étrangère. Que dis-je langue étrangère sûrement plusieurs comme il se doit les gazouillis de l'amour et les rumeurs de continents étrangers. Est-ce que vous connaissez la Sévétie? Non? Moi oui. Paysage mouvant. Belle expression. Vue aérienne – Air France vous le doit bien – enfin fourre-tout d'un supposé rêve ce seuil de l'entre-deux entre deux existences. Un homme avec des lunettes et des yeux derrière la tête dans la masse noire et lisse des cheveux ce regard distrait... Que me veut-il? Absolument rien. Personne n'exige rien. Tantôt hôtel tantôt maison l'endroit où je suis avec des fantômes. Berk. Dit la petite fille. Pouah et fi! Dit la petite fille modèle.

Abandonne  
toute notion  
de genre,  
de catégorie.

Balance tes a priori.

Et n'oublie pas qu'ici,  
l'édition numérique et ses  
mises à jour sont incluses,  
et c'est sans frais !



Scanne le code QR ci-dessus  
avec ton smartphone,  
ou rends-toi à  
l'adresse suivante :

**gwencatalaediteur.fr/  
voyage-sevetie-XXXXX**

Tu auras ainsi accès  
à l'édition web du livre,  
ainsi qu'à ses  
éditions numériques  
pour liseuses, tablettes,  
Kindle et ordinateur.



2016

GWEN CATALÀ ÉDITEUR  
& CLOTILDE ESCALLE

ISBN 978-2-37641-014-0  
ISSN EN COURS

PHOTOS DE COUVERTURE :  
ÉRIC PRUNIER / ASH\_CROW

DÉPÔT LÉGAL  
4<sup>e</sup> TRIM 2016







9 euros

C'est étonnant et déroutant, une beurkitude sans  
nulle autre pareille, qui nous touche et nous remue  
du dedans. Et ça pulse, dans l'oreille, où la voix  
vagabonde, rebondit et entrechoque.

Ça pulse, dans les tripes, où le chant ne s'adoucit,  
fausse voix blanche, que pour mieux laisser déborder  
le flux, le souvenir et la parole.

Oui, ça pulse, à en risquer le décollement de rétine.

Le décor est planté : action !

Un spasme psalme récité du bout des lèvres

Assurément, un de ces grands textes dont la  
littérature contemporaine n'est pas si riche.